Carnets

Revue électronique d'études françaises de l'APEF

Deuxième série - 16 | 2019

Le Récit inachevé: études sur Mai 68

Un pavé dans le lac...

Mémoires d'une lycéenne peu rangée à Paris en mai 68 : un témoignage

Paula Mendes Coelho

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/carnets/9805>

DOI : 10.4000/carnets.9805

ISSN : 1646-7698

Éditeur

APEF

Référence électronique

Paula Mendes Coelho, « *Un pavé dans le lac...* », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 16 | 2019, mis en ligne le 31 mai 2019, consulté le 09 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/carnets/9805> ; DOI : 10.4000/carnets.9805

Ce document a été généré automatiquement le 9 novembre 2019.

Carnets est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons - Attribution – Pas d'utilisation commerciale 4.0 International.

Un pavé dans le lac...

Mémoires d'une lycéenne peu rangée à Paris en mai 68 : un témoignage

Paula Mendes Coelho

- 1 En mai 68 je fréquentais le Lycée Lamartine, lycée de jeunes filles, situé au 121 de la Rue du Faubourg Poissonnière, tout près de la rue Lafayette, dans le 9^e arrondissement de Paris. J'étais la seule élève portugaise dans tout le lycée, intégrée dans un petit groupe assez politisé, c'est-à-dire déjà conscient de ce qui se passait autour de nous, auquel je venais ajouter une particularité que la plupart de mes collègues ignoraient jusqu'à ce qu'elles me connaissent : le Portugal de Salazar, celui qui avait conduit mon père au dur exil parisien, où je l'avais rejoint avec ma mère et un petit frère en avril 1962. D'énormes difficultés économiques, mais un bonheur et une chance inouïs : le fait d'habiter au centre de Paris, tout près de la Place de la République.
- 2 Au lycée, le principal problème pour celles qui ne se contentaient pas d'être simplement de bonnes élèves c'était la discipline. Si elle n'était pas militaire, elle était néanmoins assez rigide. Autorité incontestée du Professeur, crainte surtout d'être appelée chez *Madameladirectricetoutauboutduténebreuxcouloir* pour un délit grave, c'est-à-dire, avoir transgressé les interdictions découlant des règles de « la bonne tenue ». Traduction : une jupe un peu au-dessus du genou, un soupçon de « mascara » sur les cils, oser porter un pantalon, oui, un simple pantalon, les *jeans* étant pure science-fiction. Grande était la frustration pour qui rêvait, en feuilletant les pages de *Melle Âge Tendre*, d'imiter la brindille aux longs cils noirs et mini-jupe dénommée Twigg.
- 3 Mais faisons un saut en arrière, à Paris dans les années 30, et écoutons ce que nous raconte une certaine « jeune fille », née il y a plus d'un siècle :

Il y avait un mot qui revenait souvent dans la bouche des adultes : c'est inconvenant. (...) Certains détails vestimentaires, certaines attitudes étaient aussi répréhensibles qu'une indiscrete exhibition. Ces interdits visaient particulièrement l'espèce féminine ; une dame « comme il faut » ne devait ni se décolleter abondamment, ni porter des jupes courtes, ni teindre ses cheveux, ni les couper, ni se maquiller, ni se vautrer sur un divan (Beauvoir, 1958 : 108-109).
- 4 Or, à l'exception de la coupe de cheveux, les interdits dont on souffrait au lycée, mais également à la maison (dans mon cas surtout) étaient très semblables. C'est ainsi que ce qui unissait certaines élèves du Lycée Lamartine ce fut en premier lieu la contestation

d'un « Règlement interne » trop rigide et totalement obsolète, lequel nous imposait, effectivement, le ridicule de cette « convenance », vestimentaire surtout. Contestation qui très vite a pris pour cible l'autorité du Professeur, ou plutôt de Mme le Professeur (seulement des enseignants du sexe féminin), manifestée dans les stratagèmes utilisés par nous pour « sécher » un cours, mais également dans nos efforts pour exiger une explication plus satisfaisante d'un poème de Baudelaire, ou pour demander qu'on nous parle de la guerre du Viêt-Nam. Bien timidement encore je suggérais à la prof. d'Histoire qu'elle aborde la guerre « d'outre-mer », non plus celle d'Algérie, mais celle dont on parlait chez moi, ou encore la dictature de Salazar... Qui ça ?... Non, pas Franco... Salazar !!!, m'efforçant de souligner tant que je le pouvais la différence entre deux pays, deux langues, que pas mal de mes collègues continuaient à confondre et amalgamer.

Cette autorité que l'on commençait à contester à l'intérieur du lycée était bien évidemment sentie comme le prolongement de l'autorité exercée par nos parents. Par notre père, pour être précise. Mes complices les plus proches aux noms Bellaiche, Zaideline, Benichou, Benbaruck... souffraient du même mal. C'étaient des noms aux sonorités venues d'ailleurs, des us et coutumes assez rigides quant à l'éducation, qui finissaient par nous unir davantage, nous, qu'une situation d'exil récent rapprochait déjà depuis quelque temps.

- 5 C'est ainsi que, tout comme Simone de Beauvoir, bien des décennies auparavant, nous reprenions à notre tour, de façon bien moins littéraire, l'imprécation de Ménélaque : « Famille je vous hais ! Foyers clos, portes refermées » (Beauvoir, 1958 : p. 254). Et si nous n'étions pas assurées du tout, qu'en nous « ennuyant à la maison [nous] serv[ions] une cause sacrée » (*ibid.*) du moins nous trouvions, je trouvais, dans certaines lectures des échos d'une libératrice solidarité.

- 6 À propos de la révolte des écrivains qu'elle lisait (Gide dans ce cas-ci ou encore Valéry, ou Claudel) la narratrice des *Mémoires* affirmait :

Bourgeois comme moi, ils se sentaient comme moi mal à l'aise dans leur peau. La guerre avait ruiné leur sécurité sans les arracher à leur classe ; ils se révoltaient mais uniquement contre leurs parents, contre la famille et la tradition (Beauvoir, 1958 : 254-255).

- 7 En fait, nous aussi nous sentions surtout un vague, mais constant, mal-être... Tout comme Beauvoir « La monotonie quotidienne continuait à [nous] accabler (...) Oh ! réveils mortels (...) tout épuisé déjà et si vite, l'affreux *ennui*. Ça ne p[ouvait] pas durer ! » (*ibid.* : 345). Comment ne pas penser à l'article de Pierre Viansson-Ponté, paru dans *Le Monde* du 15 Mars 1968, au titre plus que significatif « Quand la France s'ennuie » ?

On commençait alors à comprendre la véritable signification de l'écho que certains vers de Baudelaire, de Rimbaud surtout, avaient trouvé en nous, pourquoi ils avaient vite détrôné la trop sage langueur verlainienne, nous sentant bien plus proches du « I can't get no ... » crié par nous à tue-tête, que des « sanglots longs » de tous les violons de l'automne...

- 8 Dans nos esprits revenait souvent l'équivalent de ces mêmes questions posées par la jeune fille des *Mémoires*, recopiées par moi à maints endroits : « Qu'est-ce que je veux ? Qu'est-ce que je peux ? Rien et rien » (*ibid.*).

Effectivement, que voulions-nous, que pouvions-nous ? Rien et rien !!! Et pourtant, on voulait vivre !

Ce qui nous rapprochait ? L'ennui spleenétique que nous éprouvions et qui se traduisait dans le fait que nous commençons à « traîner » dans les cafés aux alentours du lycée, où tout en buvant un diabolo-menthe, on écoutait dans les juke-boxes la musique des Stones et non pas celles des Beatles, la *Generation* des Who plutôt que les californiennes *Good vibrations* des Beach Boys.... Car nous étions « fortes » en anglais, et comprenions parfaitement les paroles qui tous les mois sautaient des pages de *Salut les Copains*, que nous recopions, traduisions... "Aline " et " Capri ", c'était vraiment fini pour nous...En français, seul Dutronc était encore capable de donner un sens à nos réveils parisiens.

- 9 C'était surtout au « Saint-Claude », petit café à deux étages avec un *flipper* et un *jukebox* tout près du Métro Poissonnière (devenu ensuite « Les Volcans », certainement bien moins incendiaires que ce café de notre première émancipation), c'était surtout au premier étage, que l'on parlait des livres que nous lisions et échangeions entre nous, des films que nous courions voir après les cours au Champollion, ou au Saint-André des Arts...On descendait à pied jusqu'aux grands boulevards, en chemin on s'arrêtait à la boulangerie polonaise pour manger un petit pain au pavot, ou bien à la « Boule de Neige » pour une limonade...
- 10 Les livres, je les soulignais, des passages entiers de ces *Mémoires*, bien sûr, mais aussi de *Nadja*, de *L'Amour fou*... Des vers, des bribes de phrases, entendues dans la bouche de la prof. de Philo, de Français surtout (je n'oublierai jamais Melle Forer qui passait du voyage d'Ulysse, à une exposition de Calder, pour ensuite passer à *l'Etranger* qui quant à elle compléterait la *Nausée*...), que j'enregistrais dans mes petits carnets, précieux petits calepins achetés chez *Gibert Jeune*, Boulevard Saint-Denis, où je peux encore lire pêle-mêle : « Familles je vous hais... », ou encore « Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit. », « L'ennui, fruit de la morne incuriosité/ prend les proportions de l'éternité », « l'Espoir, l'Angoisse atroce et despotique/ Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir. », ou encore « le beau est ce qui désespère », « Quoi l'éternité. C'est la mer allée avec le soleil ! », et encore et toujours « La beauté sera convulsive ou ne sera pas ».
- 11 Il y a eu cependant un livre au titre étrange publié trois années auparavant, dont on nous avait parlé, *Les Choses*, d'un écrivain également étrange, Georges Perec et lequel m'a alors interpellée... Je l'ai revisité il y a peu de temps pour comprendre pourquoi lui, alors que c'étaient les poètes, ceux qui semblaient alléger mon mal à l'âme, que je fréquentais plus assidûment.

La première partie nous décline au conditionnel l'idéal de vie d'un jeune couple d'étudiants universitaires, issu des classes moyennes, dominé par le confort, et même une certaine idée de luxe. Le texte commence par la description de l'appartement de leurs rêves : « L'œil, d'abord, glisserait sur la moquette grise d'un long corridor, haut et étroit. » (Perec, 1965 : 9). Or, ce qui surprend, au-delà de la description dans les plus infimes détails de l'intérieur (meubles, bibelots, moquettes, doubles rideaux, localisation, matières, couleurs...) c'est la forte présence des livres, une véritable isotopie qui rassemblerait lecture et écriture. C'est ainsi que dans la salle de séjour :

à gauche, dans une sorte d'alcôve, un gros divan de cuir noir fatigué serait flanqué de deux bibliothèques en merisier pâle où des livres s'entasseraient pêle-mêle. (...) un secrétaire à rideau encombré de papiers, de plumiers (...) un agenda de cuir, un bloc-notes » (Perec, 1965 : 9-10).

- 12 Dans la chambre « deux étagères étroites et hautes contiendraient quelques livres, inlassablement repris, des albums (...) des journaux pliés, quelques revues ». Dans le bureau « les murs, de haut en bas, seraient tapissés de livres et de revues (...) des crayons, des trombones, des agrafes ... ». Le long du mur « une table étroite déborderait

de livres » ; « il y aurait une machine à écrire » (*ibid.* : 11-13). La lumière qui « viendrait d'une vieille lampe de bureau » est très symboliquement associée au savoir, à la connaissance. Toutefois le conditionnel inexorable est toujours là.

- 13 En somme, « la vie, là, serait facile, serait simple. Toutes les obligations, tous les problèmes qu'implique la vie matérielle trouveraient une solution naturelle (...). Ce serait le début d'une longue journée de mai » (*ibid.* : 15). Prémonition bien ironique de Perec ... Car comme il disait, il y avait entre les choses du monde moderne et le bonheur un rapport obligé.
- 14 Cependant la réalité va se révéler bien différente pour le jeune couple d'étudiants. En effet, sans moyens pour pouvoir répondre aux sollicitudes de ces premières années de la société de consommation, il finira par vivre la frustration d'une vie médiocre, sans idéal. Leur appartement, d'à peine 35 mètres carrés, étant la métonymie de toute leur existence : « Ils voulaient jouir de la vie, mais, partout autour d'eux, la jouissance se confondait avec la propriété. Ils voulaient rester disponibles, et presque innocents, mais les années s'écoulaient quand même, et ne leur apportaient rien » (*ibid.* : 73).
- 15 Quant aux livres, ils disparurent sous le poids des autres objets et bibelots. « Réifiés » ils ont eu le même sort : « Ils pouvaient certes parler d'un livre récemment paru, d'un metteur en scène, de la guerre, ou des autres, mais il leur semblait parfois que leurs seules vraies conversations concernaient l'argent, le confort, le bonheur. » (*ibid.* : 77). Insoluble contradiction. S'il leur arrivait d'avoir quelques moments de lucidité (« Tout cela leur semblait parfois désespérément vide »), ce n'était que chose passagère. Les « choses » étant plus fortes qu'eux, ils finiront par succomber sous leur poids. Evidemment nous ne pouvons manquer de mettre en rapport ces « Choses » avec la critique qu'a faite plus tard Guy Debord dans *La Société du Spectacle* (1967) ou avec *Le Système des objets* de Jean Baudrillard (1968), ou encore *L'Homme unidimensionnel* d'Herbert Marcuse (1968), où ce dernier constate précisément la disparition d'une classe capable de se révolter contre cet état de choses, c'est-à-dire contre la société de consommation qui allait de plus en plus aliéner l'individu et le transformer en chose-objet.
- 16 Et c'est ce malaise, ce « déconfort » qui ironiquement parcourait tout le roman de Perec, que nous avons retrouvé dans un film datant lui aussi de 1965 : *Pierrot le Fou*¹. Ici, un autre couple, mais il ne s'agit plus d'étudiants, plutôt de jeunes bourgeois, déjà bien installés dans la société de consommation, à laquelle le couple de Perec aspirait. Et c'est précisément pour cela que les personnages de Ferdinand/Pierrot et Marianne bien plus complexes que les premiers, sont davantage prisonniers de la solitude et d'un avenir sans étincelle. Le malaise, l'ennui, l'absence d'idéal sont ici rendus par une narration discontinue, par la juxtaposition des langages utilisés qui vont de la littérature à la peinture, à la musique, à la bande dessinée ; légendes, sous-titres et longs *travellings* poétiques... La critique implacable du discours de la publicité, ainsi que la réponse à l'impasse de cette société de consommation, à travers les aventures surréalistes des personnages, l'irrévérence libertaire surtout et le registre mélancoliquement poétique, me l'a rendu inoubliable. Sur un carnet je retrouve écrite et réécrite la question/réponse troublante et inquiétante, déclinée dans tous les registres, allant de l'indifférence au désespoir, par Ana Karina, alors qu'elle flâne le long d'une plage déserte² : « Mais qu'est-ce que je peux faire, je ne sais pas quoi faire !!! / Mais qu'est-ce que je peux faire, je ne sais pas quoi faire !!! / Mais qu'est-ce que je peux faire, je ne sais pas quoi faire !!! »

- 17 Et quant à Ferdinand, ou plutôt Pierrot, trop maladroit, tout rêve lunaire ou non lui est interdit. Seul un acte définitif, d'une absurde lucidité inconsciente pourra mettre fin à son mal de vivre, à son "intranquillité". Pierrot entouré de dynamite se faisant exploser, et se repentant à la dernière seconde – « Et merde !!!! » – quand il est déjà trop tard... Ce « Eh merde ! » a fait l'objet d'énormes discussions dans mon petit groupe. Et je crois, ou alors je veux très romantiquement le croire, qu'il aura contribué en grande partie pour notre « passage à l'acte ». De cette candide et adolescente intervention, de cette expérience « politique » avec beaucoup de guillemets, je retiens quelques épisodes. Reculons au mois de décembre 1967. Dans le lycée de garçons Jacques Decour, pas très loin du notre (Av. Trudaine, 9^e) à la suite des Comités Viêt-Nam qui avaient surgi contre cette guerre, sont créés par Maurice Najman, Michel Recanati, Romain Goupil, les Comités d'Action Lycéens (CAL). Cela correspondait au début du recrutement de jeunes lycéens dans le but de constituer un réseau qui alimenterait plus tard les universités. Derrière ces comités il y avait les Jeunesses Communistes Révolutionnaires (JCR), trotskistes.
- 18 Pour moi, comme pour une collègue dont le père avait fui les purges stalinienne, c'était là une occasion inespérée, pour des raisons différentes, mais semblables, de passer à autre chose. J'en profitais évidemment pour affronter l'autorité paternelle, fortement « révisionniste », ce qui n'était pas la moindre de mes motivations... Recrutées par les membres les plus actifs du CAL des classes terminales de notre lycée, dans mon cas par Joëlle H., nous assistions, en observateurs, à des réunions chez l'une, chez un autre... Réunions « clandestines ». On y écoutait les « grands », surtout au masculin, parler de révolution, de lutte de classes, de la terreur stalinienne : Sylvain, Serge, François, Maurice... Du groupe de Lamartine seule Joëlle H. avait un discours à la hauteur, capable de rivaliser avec celui des garçons. Un de ceux qui se faisait remarquer par sa solidité théorique, par sa détermination et son sérieux était Michel Recanati.³
- 19 Mais très vite j'ai eu mes premières confrontations et une énorme déception liée à la grande contradiction vite décelée dans le militantisme gauchiste : discours extrêmement autoritaire, rigidité de positions, dialogue peu encouragé, discrimination sexuelle *sotto voce*... Et finalement la même rigidité stalinienne de mon père, hélas ! Ici aussi. Il y avait de la part de grands une certaine sympathie et sur-protection par rapport à la jeune émigrée/ exilée rescapée de Salazar, mais également une certaine méfiance de la part de certaines « grandes », et ceci parce qu'à l'extérieur du lycée je n'avais pas encore remplacé la jupe par les émancipateurs *jeans*, uniforme devenu alors absolument indispensable. Et je faisais attention à mon image. Traduction : je m'habillais devant un miroir, je combinais les couleurs, je portais un *shetland* et un foulard indien autour du cou, je ne portais pas de « Clarks » aux pieds, indispensables pour courir dans les manifs... Et surtout parce que je me montrais attirée par des idées libertaires, par celles par exemple d'un collègue de Jacques Decour, Dominique L., très fort en philo, qui s'habillait en costume et nœud papillon, se disait anarchiste et était réellement un ami de Léo Ferré.
- 20 Au lycée Lamartine, un peu avant mai 68, à la suite des événements du 22 mars (à Nanterre, n'oublions pas que tout a commencé à cause des dortoirs de la résidence universitaire), on commence à susciter et réclamer des discussions à l'intérieur même des salles de classe, avec les professeurs qui avaient toujours montré une ouverture, toujours les mêmes : les profs de Français, de Philo, d'Histoire.... Réactions plus hostiles

de la part des autres par rapport à celles d'entre nous qui s'exposaient davantage. Mais pas de représailles.

- 21 Le 8 mai 1968 : journée absolument mémorable pour nous. Dans les ateliers où étaient reproduits d'habitude les Cahiers d'exercices, les Journaux de Classe, au *stencil*, avec des *ronéos*, on a passé des heures à faire des tracts pour appeler à la manifestation du 10 et puis du 13 mai. Pour appeler à la grève dans le lycée, contre un enseignement bourgeois et élitiste, pour être solidaire avec les étudiants de Nanterre et d'autres universités déjà en grève.

- 22 Les jours suivants on a assisté à des discussions partout : dans la cour, dans les couloirs. Certains profs refusent de faire cours, les autres, toujours les mêmes, acceptaient volontiers de parler, nous aidant à voir plus clair dans la confusion « pré-idéologique », mais gauchiste, où nous nous trouvions. Mobilisation, lycée en grève. Des Assemblées Générales (AG) tous les jours où l'on discute les actions que l'on pourrait mener, dans et à l'extérieur du lycée. Ceci en articulation avec deux lycées de « garçons » où les CAL étaient particulièrement actifs et efficaces : Condorcet mais surtout Jacques Decour, les deux dans le 9^e arrondissement. Une scène rocambolesque : notre CAL Lamartine ayant mis des banderoles « Lamartine en Grève » à l'entrée du lycée, un service d'ordre féminin, bien sûr, a été monté, et voilà que soudain un groupe de garçons, peu musclés, mais brandissant de menaçantes matraques, débarque venu d'« Occident »⁴, tous habillés de longs imperméables verts...Ils sortaient en fait du collège de l'autre côté de la rue : le très privé et très catholique Collège Rocroi (St. Vincent de Paul). Panique, coups de fil, appels à l'aide...Les renforts arrivent finalement de Jacques Decour : nos camarades (au masculin) descendant la rue en filières, les têtes protégées par des casques de motard, criant des mots d'ordre contre « Occident » ...Finalement délivrées !

- 23 Le 13 mai 68 : la plus grande grève générale que la France ait connue, un million de personnes dans la rue. Gigantesque manifestation dont je garde des photos : la Place Denfert-Rochereau, l'imposant et triomphant Lion de Belfort, sur lequel je reconnais à côté de Geismar, Sauvageot et Cohn Bendit, des « camarades » de Jacques Decour, Maurice Najman, Maurice R... Ce Lion de Belfort, curieusement me ramène une fois de plus à Simone de Beauvoir : « De mon balcon, au 5^{ème} étage, je dominais les platanes de la rue Denfert-Rochereau et le Lion de Belfort » (Beauvoir : 1960). Toutefois, sur ce lion, je constate maintenant en regardant mes photos, pas une seule fille.

- 24 Le reste de l'histoire de Mai est bien connue... Déception généralisée après quelques semaines d'une utopique révolte. Le retour à l'ordre ! (cf. le Décret du 12 juin signé par De Gaulle, dissolution des organisations et groupes d'extrême gauche).
 Fin de la grève générale, après les négociations avec les syndicats traditionnels (accords de Grenelle). Fin des discussions spontanées et très colorées dans les rues et boulevards, fin de la liberté sentie en faisant du *stop* dans Paris, en toute sécurité ... Il restait néanmoins le sentiment ou même la conviction que la parole s'était libérée, à la maison, au lycée, dans les facultés. Les discussions débouchant très souvent sur la condition féminine, c'est le discours sur le féminin (très loin, très loin cependant de la pratique) qui s'est radicalement transformé. L'aspect essentiel de la révolte de mai, ce qui en sort surtout c'est la critique implacable de la vie quotidienne d'alors. Une secousse dans l'ordre des CHOSES !
 Quant au lycée on a pu voir quelques résultats pratiques. Obtention de la révision du « Règlement interne » dans le sens voulu, plus adapté à la nouvelle réalité. Nos ardeurs révolutionnaires ont été canalisées dans le foyer, surtout dans le *cinéclub*. Je me

souviens des premiers films que l'on a passés pendant les jours de grève : *Nuit et Brouillard* de Resnais et *Antonio das Mortes* du brésilien Glauber Rocha.

- 25 Dans les années qui suivirent on a assisté encore à quelques contestations, les murs du foyer étant devenus le champ de bataille de tous les *dazibaos* imaginables. Un journal du lycée au titre bien suggestif *Le pavé dans le lac...* a même obtenu une certaine audience. La mixité deviendrait une réalité.

J'ai toutefois appris plus tard par une amie que les années quatre-vingt ont vu la fin du foyer, la fin de la troupe théâtrale, la fin du journal (vengeance du poète...). « Le lycée demeure résolument élitiste ».⁵

Il y a dix ans, en mai 2008, j'ai revu à l'Institut Franco Portugais de Lisbonne, Romain Goupil, que j'avais croisé 40 ans avant dans les AGs, il présentait à Lisbonne son film « Mourir à trente ans »⁶, sur le parcours de Michel Recanati, dont le suicide le 23 mars 1978 m'avait été reporté par des amis de Paris. On y voit des images de cette période montrant Jacques Decour, Condorcet, les AGs, les rues... Je regrette seulement ne pas avoir vu une seule intervention de Joëlle H... Je le lui ai dit.

Triste fin pour qui a rêvé pouvoir contrôler et conduire un mouvement qui au début était surtout une explosion spontanée ou presque contre l'autorité et contre la médiocrité de la vie quotidienne...

- 26 Les CHOSSES ont définitivement submergé l'idéal, les pavés ont submergé à nouveau la plage, mais il est vrai que « ce n'était qu'un début... ». La plage ressurgirait, ailleurs, sous d'autres pavés... Ceux de la rue Saint-Jacques et du Boulevard Saint-Michel, m'a-t-on dit, peut-être pour me reconforter, venaient d'un pays du sud appelé Portugal.

En effet, six années plus tard, un matin d'avril, des œillets rouges sont venus joncher ceux, en noir et blanc, des rues de Lisbonne.

Et l'inespéré arriva : le gris de la Seine est alors venu se jeter dans le bleu profond du Tage.

Par un heureux hasard j'étais là.

BIBLIOGRAPHIE

BAUDRILLARD, Jean (1968). *Le Système des objets* : Paris, Gallimard.

BEAUVOIR, Simone de (1958). *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Paris : Gallimard.

BEAUVOIR, Simone de (1960). *La Force de l'âge*. Paris : Gallimard.

DEBORD, Guy (1967). *La Société du Spectacle*. Paris : Buchet/Chastel.

PEREC, Georges (1965). *Les Choses*. Paris : Julliard.

MARCUSE, Herbert (1968). *L'Homme unidimensionnel*. Paris : Éditions de Minuit [1964].

NOTES

1. Film de Jean-Luc Godard, avec Jean-Paul Belmondo et Ana Karina (production franco-italienne), réalisé en 1965 (curieusement la même année de la publication de *Les Choses* de Georges Perec). Selon certains critiques il résumerait à lui seul toute la « Nouvelle Vague ».
 2. Cela pourrait tout aussi bien être une ligne de chemin de fer, un désert « rouge ». C'est possible.
 3. Michel Recanati (1948-1978), militant trotskiste des plus actifs (CAL-JCR), s'est suicidé le 23 mars 1978.
 4. « Occident » : Mouvement d'extrême-droite créé en 1964 et dissous le 31 octobre 1968. Il fut ensuite remplacé par « Ordre nouveau ».
 5. *Le Journal d'Alphonse*, n° 2, Mai 1993 (Journal de l'Association des parents d'élèves de Lamartine, au titre lui aussi bien significatif... On se rapproche du poète par le prénom, mais aucune poésie n'en ressortira...).
 6. *Mourir à trente ans* est un film de Romain Goupil (1982) qui a remporté la Caméra d'Or au Festival de Cannes 1982 et le César du meilleur premier film à la 8^e Cérémonie des Césars en 1983. Il a été projeté le 9 mai 2008 à l'Institut Franco-portugais de Lisbonne en présence du réalisateur.
-

RÉSUMÉS

Évocation des événements de mai 68 vécus par une lycéenne portugaise au lycée Lamartine à Paris. Mémoires forcément fragmentées et fragmentaires.

The events of May 68, evoked by a Portuguese student at the Lycée Lamartine in Paris. Necessarily fragmented and fragmentary memories.

INDEX

Mots-clés : Mai 68 , Paris-Lycée Lamartine, CAL , Beauvoir (Simone), Perec (Georges), Godard (Jean-Luc)

Keywords : May 68, Paris-Lycée Lamartine, CAL , Beauvoir (Simone), Perec (Georges), Godard (Jean-Luc)

AUTEUR

PAULA MENDES COELHO

Centro de Estudos Comparatistas (CEC) - Faculdade de Letras Universidade de Lisboa
paulamendescoelho448[at]gmail.com